



génèrent un langage de la mort qui est voué à encercler tous nos usages quotidiens et à peupler sans cesse davantage notre environnement informationnel, donc notre pensée et notre imaginaire. Voit-on ces hordes d'êtres aphasiques qui viennent et la lugubre uniformisation du monde qui s'annonce?

Vous parlez d'un «capitalisme linguistique» et du fait que ces systèmes vont toujours plus nous guider...

Ces robots ne sont pas seulement conçus pour générer du texte, mais aussi pour s'adresser à nous. En interprétant notre façon de nous exprimer, ils vont utiliser les mots à même de nous toucher, détenant ainsi un sournois pouvoir d'influence. Et ce, dans le but principal de nous faire opérer des transactions marchandes. C'est cela que j'appelle le «capitalisme linguistique», qui procède de deux

visées. D'une part, ériger des machines parlant à notre place et générant des profits provenant des abonnements à l'échelle de la planète. D'autre part, instaurer un lien intime et continu entre chacun d'entre nous et ces oracles artificiels voués à nous éclairer et à nous guider en toutes circonstances. Au point qu'ils prennent maintenant le rôle de «coachs psychologiques» pour des individus attendant d'eux omniscience et réconfort. Des rapports qui entraînent une soumission des consciences et dont on sait que certains sont allés jusqu'à conduire à des suicides. Autant d'effets que nous aurions pu identifier dès les débuts, au lieu de nous jeter, de façon si puérile et irresponsable, sur ces nouveaux assistants numériques en ne jurant que par leur dimension pratique. L'IA est le cheval de Troie du renoncement de nous-mêmes.

A propos des images conçues par IA, vous développez le concept d'«indistinction généralisée», qu'en est-il exactement ?

Sur de simples instructions de notre part, ces systèmes, outre du texte, génèrent des images fixes ou animées, des musiques et des sons. Si, jusqu'à peu, il était encore possible de repérer les productions synthétiques, c'est de moins en moins le cas, au point que, bientôt, nous ne saurons plus faire la part des choses. Nous entrons dans une ère de l'indistinction généralisée, où nous ne saurons plus ni l'origine ni la nature d'une image. C'est d'une extrême gravité, car la société, ce ne sont pas seulement des principes communs, mais également des référents communs, faute de quoi plus personne ne se comprend et cela introduit un vecteur supplémentaire de violence. Dorénavant, chacun dispose d'outils fabriquant des images instantanément. Celles-ci émanant des souhaits ou des délires des individus. Ce que j'appelle «l'image fantasmagorique», qui pousse à imposer ses seules vues et qui va inonder la Toile. A l'exemple de cette vidéo grotesque mettant en scène Trump et Nétanyahou à Gaza, dans une «nouvelle Riviera». De tels simulacres entraînent le fait inédit que n'importe quelle lubie entre dans le domaine de l'envisageable. Ce n'est plus l'ère de la post-vérité, mais celle des fantasmes de chacun venant insidieusement modifier l'imaginaire collectif et, plus grave, érigeant une conception du réel affranchie de toute vérité.

Dans quelle mesure, selon vous, nombre de métiers se voient-ils menacés ?

Nous vivons la fin de la «destruction créatrice», théorisée il y a près d'un siècle par Joseph Schumpeter (1883-1950), qui postulait le fait que des ruptures technologiques entraînaient des destructions d'emplois, tout en créant de nouveaux métiers. Cette équation qui s'est souvent vérifiée est aujourd'hui obsolète. Plus de 70 % des emplois dans le monde relèvent du secteur tertiaire. Et qu'est-ce qui le caractérise, sinon que la plupart des métiers qui le composent mobilisent nos facultés intellectuelles et créatives ? Et voilà des systèmes capables d'assurer un nombre toujours plus étendu de ces tâches, de façon infiniment plus rapide et prétendument plus fiable que nous et, à terme, à moindre coût. Comment ne pas voir l'ouragan

qui vient ? Et il n'y aura pas de «ruissellement» de nouveaux emplois dans un secteur «quaternaire» pour la simple raison que celui-ci n'existe pas.

En outre, nombre de métiers de la culture se voient fragilisés. La liste est longue : traducteur littéraire, comédien doubleur, réalisateur de films d'animation, photographe, graphiste, compositeur... Et, à terme, chacun, en fonction de ses seuls attraits, générera sa petite fiction, sa série, sa musique. Une *self* littérature, un *self* cinéma, une *self* musique... C'est le sens même de l'art, entendu comme l'intérêt porté à la singularité d'un individu, qui se trouve renversé, au profit d'un repli sur ses seuls affects et de vis-à-vis continus avec des systèmes.

Est-ce ce monde-là, est-ce cette vie-là que nous voulons ?

Un chapitre de votre livre s'intitule «l'An-humanité», un monde duquel les humains sont exclus ?

Une vertigineuse question philosophique s'impose à nous. A l'heure où des systèmes organisent de plus en plus le cours des choses et où d'autres prennent en charge nos facultés les plus fondamentales, quel sera, au juste, notre rôle sur Terre ? Ce sera bientôt l'âge des humanoïdes équipés de capteurs, mus par des IA génératives, conçus pour assurer quantité de tâches de la vie quotidienne. Une condition que je qualifie d'«anhumanité», ce moment de l'histoire où nous sommes voués à intervenir de moins en moins sur le cours des choses. A situation nouvelle, nouveaux concepts. Mais la notion à la mode de «technofascisme» relève d'un simplisme confondant. Est-il besoin de rappeler que le fascisme date d'un siècle, qu'il suppose autoritarisme et imposition d'un ordre unique. Soit un Etat sans rapport avec ce qui a lieu de nos jours : à savoir une coalition d'intérêts entre quatre entités. Premièrement, la tech, qui développe ces systèmes dans le seul but de générer des profits. Deuxièmement, les politiques, qui soutiennent ce mouvement, se figurant que l'«innovation numérique» représente l'avenir lumineux du capitalisme. Troisièmement, les entreprises et les institutions publiques, qui en usent afin de réduire leurs coûts. Enfin, des milliards d'individus qui y trouvent une facilitation de leur existence et une distraction continue. C'est cette configuration composite inédite, et ses lourdes conséquences, qu'il convient d'analyser, plutôt que de pointer, de façon enfantine, les grands méchants loups de la tech.

C'est pour alerter que vous avez monté un «contre-sommet de l'IA» l'hiver dernier au moment où la France organisait un sommet mondial sur le sujet ?

Exactement, face à cette messe propagandiste, il m'a semblé impératif d'organiser une contre-manifestation. Etaient invités à témoigner les membres de différentes professions : salariés du privé, du secteur public, journalistes, métiers de la culture... On a vu l'envers du décor : l'humain tenu pour une seule variable comptable et le cynisme partout à l'œuvre. Ce fut une journée intense et il y eut foule.

Toutefois, après ce qui a été une première mondiale, le soufflé est retombé. Raison pour laquelle, vu la gravité de ce qui se trame, je termine le livre par un guide pratique de l'action. Y sont formulées sept exigences tenues pour intangibles et sept types d'action. Dans quantité de champs de la société, nous ne devons plus être les spectateurs passifs des processus en cours. Il nous reste une fenêtre de deux ou trois ans pour faire valoir notre volonté d'être parties prenantes des affaires qui nous regardent et de ne pas être réduits à une masse d'inutiles. Faute de quoi, l'automatisation du monde se sera consolidée et il sera définitivement trop tard. Une vie guidée par les IA serait dénuée de sens et de projet, pleine de tristesse et de folie. ♦



LE DÉSERT DE NOUS-MÊMES. LE TOURNANT INTELLECTUEL ET CRÉATIF DE L'INTELLIGENCE ARTIFICIELLE
ÉRIC SADIN
l'Echappée,
272 pp., 19 €